



**RENTON, SPUD,
SICK BOY, BEGBIE
ET COMPAGNIE**
SKAGBOYS



IRVINE WELSH

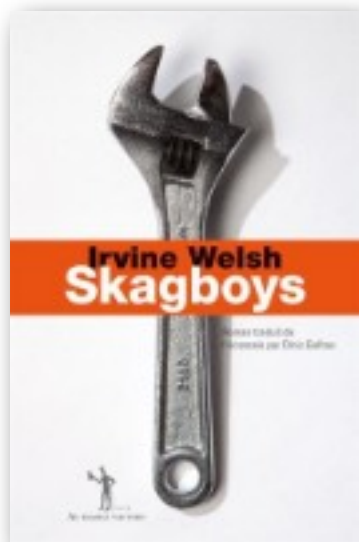
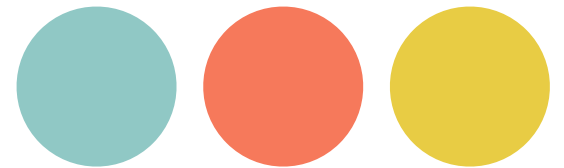
SKAGBOYS

H

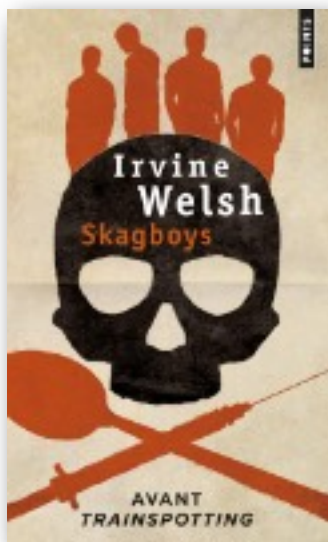
RANDOM



Quand Irvine Welsh fait paraître son Trainspotting au début des années 90, il a mis de côté une matière de texte importante écrite dans les années 80. Quand dix ans après Porno, il décide de retrouver ses quatre compagnons romanesques de prédilection, il replonge dans cette matière littéraire pour remettre en forme le récit des événements qui ont précédé ceux du tout premier volet de la série... C'est ainsi que nous retrouvons dans Skagboys nos quatre héros, quelque temps avant Trainspotting, et les suivrons dans leurs pérégrinations édimbourgeoises, au plus près de leurs premiers usages et premières tentatives de sevrage...



Difficile ici de résumer les aventures de Renton, Sick Boy, Spud et Begbie, tant le récit laisse libre court à la parole des uns et des autres sans vraiment de soucis de temporalité, même si l'on accompagne les personnages dans un parcours finalement assez linéaire. Ce roman les jette en pâture à l'Angleterre de Margaret Thatcher, élue à la toute fin des années 70, mais dont le règne occupera toutes les années 80... Quand les offres de boulot se font rares, et que l'état d'esprit qui anime l'establishment ne soulève pas les passions d'une jeunesse en quête de perspectives nouvelles et réjouissantes, on a vite fait de se mettre en quête de paradis artificiels, par choix ou par nécessité de se stimuler ou plus souvent, en l'occurrence, s'anesthésier...



Skagboys

Un roman de Irvine Welsh
Editions Au Diable Vauvert
avril 2016 - 800 pages
Editions poche Points Seuil
mai 2017 - 912 pages
traduction : Diniz Galhos

Partenaires de shoot - Premières expériences

Il y a toujours une première fois, et quand il s'agit d'héroïne, et notamment d'injection, l'événement n'est jamais anodin. Pour Renton, il a fallu passer les réticences affirmées pour un produit, mais aussi un mode de consommation régulièrement associé aux *toxicos*, aux vrais, pas lui, surtout pas lui, plutôt attiré par le cannabis et le speed. L'opiacé est décrit alors comme « *une saloperie, une merde qui te rend dépendant dès la première fois et te transforme en zombie.* » Rien de moins. Et même si l'attirance



Extrait p. 94-95

« L'héro, c'est l' seul truc que j'ai jamais essayé, même pas fumée ou sniffée. Et jdois avouer que jme chie dessus dpeur. On m'a élevé en me faisant croire qu'un joint me tuerait. Et bien entendu, c'était des conneries. Puis un rail de speed. Puis un buvard d'acide ; rien que des mensonges, propagés par des partisans fanatiques de l'auto-extinction par la tise et les clopes. Mais l'héroïne. C'est franchir la ligne. En même temps, comme dirait l'autre, faut tout essayer une fois. Et Sick Boy a pas l'air inquiet, alors je sors une connerie, histoire de m'donner une contenance. Ouais, j'ai vraiment hâte d'essayer de la dreupou. »

Renton

est là, et que l'on ne veut pas finir, comme le dit Renton, en « *connard d'étudiant prétentieux et insipide* », on n'ose pas y aller quand l'occasion se présente. On se contente surtout alors de speed, de bon speed, des petites pilules bleues qui sont sûres de nous mettre de bonne humeur et nous invitent à refaire le monde jusqu'au bout de la nuit... Mais comme « *la perversité et l'obstination font partie intégrante du caractère écossais* », les regrets font leur apparition, et le pas va finir par être franchi. On arrive à se convaincre du bien-fondé de l'expérimentation en associant l'héroïne à un antidouleur, ce qui est en effet sa vertu principale. Un mal de dos persistant et le regret de ne pas avoir dit "oui" dès la première occasion, suffisent à aller tenter le coup chez Johnny Swan, ou Swanney, découvert dans *Trainspotting*, cette *Mère Supérieure* toujours prête à rendre service aux amis qui se présentent à l'entrée de son squat... Si Renton a décidé de franchir le pas, ce n'est pas sans la trouille au ventre, et c'est sûrement la raison pour laquelle il propose à son ami Sick Boy de l'accompagner. Celui-ci est tout aussi novice en la matière mais est bien plus excité qu'angoissé. La skag, comme on l'appelle, ne lui fait pas peur. Pour lui, « *les drogues c'est toujours amusant* », quelles qu'elles soient, alors s'il y a moyen de se fournir quelque part, il sera de la partie, sans hésitation...

Et tant qu'à essayer chez Swanney, autant passer direct au shoot. Sniffer ou chasser le dragon, ce sera pour plus tard... C'est la *Mère Supérieure* qui se chargera de la première injection. Le geste est technique et Swanney sait y faire même si sa méthode est bien loin de satisfaire aux standards d'une réduction des risques minimum. Nous sommes dans les années 80, n'oublions pas... Quand faut y aller, faut y aller, et même si les veines de Renton ne sont pas faciles à trouver, l'injection est imminente. Le temps de parvenir à l'ultime étape, à savoir un produit propulsé dans ses veines à la vitesse d'un liquide éjecté de l'aiguille d'une seringue hypodermique, Renton voit presque sa vie défiler, alors que les occasions de dire encore "non" à cette expérience sont à portée. « *Dis non, dis non, dis non ! Il est pas trop tard ! Pas trop tard pour trouver une excuse...* » se répète-il. « *J'hésite à crier Stop, mais*



Extrait p. 99

« J'raie tout, j'prends le dessus, j'enfonce au fond du canapé, et j'me sens super bien. J'sais pas à quoi j'm'attendais, peut-être des hallucinations comme sous acide, mais ça a rien à voir, tout est pareil qu'd'habitude, et c'est pas tant que les choses paraissent magnifiques, plutôt que j'sens qu'elles sont magnifiques, accueillantes, et juste super agréables, comme si tous les angles aigus du monde étaient floutés et arrondis. ma colonne vertébrale, raide et de travers, ressemble maintenant à un bout d'caoutchouc flexible... »
Renton

jsais qu'il est déjà trop tard pour faire marche arrière. Si la dépendance à l'héro est aussi violente qu'on l'raconte, alors je suis déjà junky à 100%. ». Dans quelques secondes, tout sera oublié. La seringue est vide désormais, et l'héroïne sait déjà lui faire croire qu'il n'y avait aucune raison de regretter à l'avance. Les effets se présentent sans attendre, et sans s'annoncer. La peur est très vite dissipée, les douleurs disparaissent, et les doutes se dissolvent, *simplement*, comme le dit Mark. « *J'suis pénétré de l'impression que tout est, a été et sera absolument parfait. Un putain d'pur moment d'extase euphorique, comme un rayon d'soleil dans les ténèbres, rendant tout non seulement parfait, mais juste comme il faut.* » Le produit étant très correctement dosé, et Renton novice, la nausée sera au rendez-vous avant qu'une nouvelle vague de bien-être submerge le jeune homme...

Sick Boy sera aussi bien sûr de la partie, et les deux repartent de chez Swanney avec un gramme d'héroïne que Simon (Sick Boy), malgré la promesse que se sont faite les deux amis, s'empressera d'entamer, seul dans son coin, sans partager ce moment avec Renton. Simon tente, avec succès, de reproduire les gestes d'injection appris chez Swanney, comme par exemple « *faire glisser l'aiguille, comme un avion qui se pose, plutôt que de la planter perpendiculairement, comme un hélicoptère.* ». Pour Sick Boy, cette deuxième expérience, en solo, est une réussite « *j'grille de l'intérieur... et je jaillis, en route pour la gloire, la gloire...* ». Pour les prochains shoots, le gramme d'héroïne ayant déjà été injecté en totalité, il faudra se tourner vers Mikey Forrester, que nous retrouvons aussi dans *Trainspotting* et *Porno*. Il saura leur trouver des seringues neuves, car pas question de partager sa pompe, Sick Boy y est opposé, contrairement à Renton, qui est bien moins à cheval sur la réduction des risques. Simon se fournit, pour sa part, auprès d'une infirmière qu'il connaît. Le programme d'échange de seringue mis en place sur Bread street, dans le quartier de Tollcross ayant malheureusement pris fin sur décision policière malvenue, les usagers se débrouillent comme ils peuvent, au risque de se transmettre hépatites et VIH, ce qui ne loupera pas d'ailleurs. Ce sont bien ces usagers qui décideront alors, de leur



Extrait p. 137

« Pas super dur à convaincre. Alors j'sors la came et la pipe en papier alu (j'en ai fait des tonnes pour m'entraîner) et on s'fait une petite chasse au dragon. Jsens les particules d'aluminium de la fumée épaisse se coller à mes poumons, mais la tête me pèse tout à coup et l'euphorie gagne mon âme, me parcourant comme une gerbe de rayon de soleil. Spud, avec son sourire de travers et ses paupières lourdes, ressemble à un reflet de moi-même, et une seule et même pensée traverse notre esprit : rien à foutre de tout le reste. En m'enfonçant au fond du canapé, j'lui dis : Tu vois, Spud, c'est juste une grosse aventure avant d'revenir clean pour mon voyage en Europe, et après retourner à la fac. »

Renton, à propos de Spud.

propre chef, de se responsabiliser, même si le gouvernement de l'époque leur glisse des bâtons dans les roues... Et si les seringues manquent à l'appel, alors on chassera le dragon, c'est-à-dire que l'héroïne sera fumée plutôt qu'injectée.

Et Spud et Begbie dans cette aventure, où en sont-ils ? Franco restera toujours éloigné de la skag, ou autres stupéfiants, pour le moment du moins, leur préférant largement l'alcool, consommé sans modération et avec déjà cette propension à exprimer son mécontentement et ses frustrations par les coups, plus que par les mots... Spud, lui, vient de se faire virer de son boulot de livreur de meuble, et se laisse tenter, comme souvent, par la proposition de Renton d'essayer l'héroïne. Il avait pourtant décidé de « tracer une grande ligne marron sur Isable de Portobello, la ligne à pas dépasser ». Spud démarrera par une chasse au dragon, mais le shoot fera son apparition par la suite. Il valorise toujours le fait de « faire partie d'une bande, avoir besoin de causer, une histoire à raconter. Parce qu'on a tous besoin de ça : on a tous besoin de faire un truc, et d'avoir une histoire à raconter. » Cette histoire, c'est pour Renton, Sick Boy et Spud celle de leur parcours naissant dans l'héroïne, ce produit qui se propagera dans les rues d'Edimbourg au début des années 80, suite à des problèmes circonstanciels de sécurité de l'usine de production d'opiacés du coin, problèmes qui furent résolus par la suite. Mais la demande croissante de blanche qui suivie sera alors comblée par une offre en provenance visiblement du Pakistan ou d'Afghanistan... Les usages de Renton, Sick Boy et Spud sont donc loin d'être isolés. Les membres de leur cercle d'ami, exception faite de Begbie et deux trois autres, ont déjà touché à la skag...

A fond dans la skag

Pour Renton, qui est encore étudiant au début du récit, difficile d'envisager l'avenir autrement qu'en mettant définitivement de côté ses études. Pas question pour lui de voir sa bourse d'étude transformée en prêt accroché à ses baskets comme un boulet pour le restant d'une vie à rembourser ses dettes... Renton s'est



Extrait p. 295

« Jsais que la skag a mauvaise presse, mais moi j'trouve que c'est excellent. C'est facile de critiquer quelque chose qu'on connaît pas, mais dans la vie, faut tout essayer, tsais ? Imagine un peu la merde que ça serait pour tout l'monde si Jim Morrison avait jamais pris d'acide. Il serait jamais « passé de l'autre côté », tsais, « break on through to the other side », et toutes ces super chansons seraient toute merdiques. N'empêche qu'c'est dangereux, la Salisbury Crag, c'qui fai qu'j'ai un peu arrêté, quoi. Goagsie racontait que ça lfoutait en l'air. Mais en même temps, c'est trop bien ; les plans dschizo dBegbie, les embrouilles de Sick Boy, ..., mais surtout la daronne qui arrête pas d'dire qu'il faut qu'j'arrête d'être dans ses pattes et qu'jme trouve un boulot, c'est pas qu'ça disparaît sous skag : c'est juste que ça t'emmerde plus. »
Spud

installé désormais dans un usage régulier et, même s'il ne ressent pas encore les symptômes physiques du manque, son esprit et son corps se réjouissent à l'avance du prochain fix. C'est Sick Boy qui va finir par l'alerter sur son obsession pour l'héroïne. La question de raccrocher se pose alors, même si l'on est encore loin de l'abstinence. Il est toujours possible alors de tenter de comprendre comment on en est arrivé là, mais Renton ne veut surtout pas qu'on associe ses premiers usages à la mort de son frère myopathe et autiste profond, Davie, souffrant de mucoviscidose, et décédé à l'hôpital il y a peu... Pour lui, pas besoin de circonstance atténuante pour justifier un usage. Ni Sick Boy, ni Spud non eu besoin d'un petit Davie pour « *tomber dans la came* », nous explique-t-il. Et le grand frère de Mark, Billy, n'a jamais fumé un joint de sa vie, alors que Davie était aussi dans sa vie. Comme le dit Renton : « *Des fois on tombe dedans parce que c'est là, et qu'on est là, et qu'ça nous passe sous la main.* »... Toujours est-il que Renton se sait de plus en plus accroché au produit. Pour tenir encore la distance à la fac, et éviter de s'endormir en cours, le speed lui est encore d'un grand secours. Mais ça ne durera qu'un temps. Renton n'est plus à sa place à l'université. Son décrochage est inévitable, et inévité. On se donne rendez-vous, avec Sick Boy et Spud chez Swanney pour enchaîner les fixes et se laisser porter par un produit qui a su marquer de son empreinte leur cerveau disponible... Et quand la pénurie de blanche est au rendez-vous, alors on se tourne vers la brune, moins pure et pourtant si décriée quand on était entré dans la skag. On s'en contente bien désormais... Sick Boy, lui, pour ne pas être seul dans cette nouvelle aventure de la skag, et ajouter un nom de plus sur la liste des skag girls, initie sa toute jeune petite amie, Maria, après l'en avoir pourtant dissuadé. C'est elle qui est en demande. Il ira jusqu'à la prostituer pour que le couple puisse acheter leurs doses...

Begbie, lui, est éloigné de ce monde-là mais, comme ses amis, il a besoin d'argent, et leur propose un cambriolage, en espérant qu'ils ne seront pas défoncés au moment d'agir... Sick Boy et Renton s'aventureront aussi dans un "plan fouareux" qui consiste à se



Extrait p. 565

« La favorite de Sick Boy, c'est la ptite Maria, la beauté au masque mortuaire de la Banane. Une bombe, mais une vraie ptite enragée dla skag. On murmure que c'est Sick Boy qui l'a fait plonger dans l'héro ; mais dans leur course effrénée au coupable, les gens passent presque toujours à côté du plus important, avec leur conneries sur l'air du « qui est l'ignoble salopard qui a initié mon fils ou ma fille aux drogues ». A partir du moment où ça existe et c'est disponible, yaura forcément des gens pour essayer. Cette quête d'un coupable est aussi futile et inutile que d'accuser un mioche d'avoir refilé un rhume à son gamin à l'école. C'est pas un problème de transmission, c'est un problème de transition. En gros, c'est de la colère et de la culpabilité, parce que ces gens se sont pas aperçus à temps que leur gamin devenait quelqu'un d'autre. »

Renton

faire employer légalement par une compagnie de ferries, puis en profiter pour faire la mule pour le compte d'un grossiste exigeant. Le plan sera vite abandonné car les risques de se retrouver en détention, versus le peu de grammes consommés au final et une rémunération insuffisante, ne méritent pas d'aller plus loin dans l'aventure. Pas question de se faire exploiter, et de se retrouver, à l'arrivée, éloigné de l'héroïne, dont il considère désormais l'usage comme un mode de vie. « *Pour nous, altérer sa conscience c'est pas juste une grosse partie de rigolade, ou même un droit. C'est une façon d'vivre, une philosophie politique.* »... Et pourtant viendra le temps de la tentative de sevrage pour Renton, Sick Boy, Spud et certains de leurs compagnons de skag. Les étapes seront celle du traitement de substitution en ambulatoire, puis d'un séjour en centre de réhabilitation, comme on les appelle alors...

Journal de réhab

Renton en est désormais à ne pouvoir laisser qu'un intervalle de quatre heures entre chaque fix, intervalle qu'il vit en léthargie, paresse, apathie, irritabilité, et où « *le fait de slever d'un canapé (pour autre chose que de la skag) est un effort monumental.* »... Aussi, l'inscription à un programme de substitution à la méthadone semble s'imposer à lui. Il suit le chemin de Sick Boy qui est, lui aussi, passé par là. Renton est septique sur l'efficacité des traitements à terme, même si ça apaise dans l'immédiat le manque et que des ajustements sont encore nécessaires pour faire disparaître tous les symptômes. La contrainte de se présenter tous les jours au centre médical de l'hôpital de Leith et boire un sirop « *au goût de désinfectant pour chiotte* », nous explique-t-il, lui pèse... Il faut aussi faire avec la colère et les représentations de parents qui s'échinent à trouver un coupable. Mais à quoi bon ? Renton pense que c'est faire fausse route que de poursuivre des pseudo-responsables, au risque même de se tromper de cible...

La méthadone ne suffira pas à Renton, même si elle lui sera d'un grand secours lors des quatre jours passés en détention préventive. Le choix lui sera laissé entre faire de la prison ferme ou



Extrait p.663

« Moi, ces constantes critiques à l'égard dnos camarades représentant l'offre, ça commence gentiment à m'emmerder. Que serions-nous sans eux ? Voilà qui a de quoi faire trembler ! Skag, skag, skag, qu'est-ce qu'on aimait ça : cette came blanche et pure qu'on chopait avec un tel enthousiasme chez Johnny. Il appelait ça de la « China white », même si cette saloperie avait jamais vu l'Extrême-Orient de sa vie, et qu'tout le monde savait qu'elle provenait d'un lieu bien plus proche de chez nous. Pour moi ça a été le coup de foudre au premier shoot, le mariage à la première fumette. Ouais, j'aime la skag. La vie devrait être telle qu'elle est quand t'es défoncé à la skag. « Peut-être qu'on alimente tous la dépendance, à notre façon »... »
Renton, dans son journal de rehab

entrer en centre de réhabilitation. La perspective de s'éloigner définitivement de l'héroïne lui fera choisir sans hésitation le centre de rehab où il retrouvera d'ailleurs nombre de ses amis, dont Sick Boy, Spud et même Johnny Swan, amis qu'il n'avait pas vus depuis un bail. Tout ce beau petit monde doit accepter les règles imposées dans cet internat un peu particulier qui, contrairement à ce que l'on aurait pu imaginer, étant donné que nous avons affaire à un pays anglo-saxon, ne suit pas le programme des Alcooliques ou Narcotiques Anonymes. L'emploi du temps d'une journée type du *Groupe dépendance aux substances St Monans* (qui n'a rien de religieux malgré le nom) est le suivant : 07h réveil - 08h30 petit-déjeuner - 09h30 suivi médical - 10h méditation - 11h30 réflexion de groupe sur le processus - 13h déjeuner - 14h30 suivi individuel - 16h travail de groupe sur problématiques liées à la dépendance aux substances - 18h dîner - 19h30 temps récréatif libre (télévision, billard, musique), remise en forme - 20h30 souper léger, optionnel (chocolat chaud, Ovomaltine et biscuits) - 23h extinction des feux. Seules la nicotine et la caféine ont le droit d'être consommées dans le centre. Les sorties sont interdites...

Renton restera, lui, quarante-cinq jours dans le centre, quarante-cinq jours qui sont autant d'occasions d'écrire dans un journal de rehab qui occupe plus de quatre-vingts pages du roman... Ca commence par une description des symptômes du manque, des suées, des douleurs que les painkillers n'arrivent visiblement pas à soulager et qui donnent envie d'en finir, mais aussi une sacrée envie de shoot... Renton se confine dans sa chambre pour faire passer tout ça, se demande ce qu'il fait là, ce qu'on leur veut « QU'EST-CE QUE CES CONS NOUS VEULENT? PUTAIN ? ». On lui parle d'honnêteté, mais ça ne lui parle pas tant que ça. Ici on fait semblant d'être en quête d'une abstinence totale. On fait croire aux soignants que c'est bien l'objectif que l'on veut atteindre, alors que l'on ne souhaite réellement que reprendre le contrôle de sa consommation, se limiter peut-être à deux, trois grammes maximum, par semaine, et pouvoir gérer le manque en cas de pénurie. Car pas question d'abandonner totalement sa chère héroïne « C'était juste pour dire qu'c'est pas complètement



Extrait p. 665

« J'accepte le fait que, pour une raison obscure et prégnante, je m'inflige tout ça, l'héroïne et ce qui s'ensuit, à moi-même. Je ne souscris pas à ce blabla à la con de loser impuissant selon lequel ce serait une maladie. MALADIE MON CUL. C'est moi qui me suis infligé ça. Je pourrais être en train de préparer mon examen final à la fac, ou peut-être mes fiançailles avec une fille superbe. C'est clair, je pourrais parler de la toxicomanie comme d'une affection, me couler dans le moule médical, mais maintenant que j'ai dépassé le stade de la désintoxication, officiellement, je ne suis plus physiquement dépendant à l'héroïne. Et pourtant j'en ai plus envie que jamais ; tout le truc social : choper, préparer, me shooter et traîner avec d'autres spectres défoncés... »
Renton, dans son journal de rehab

mauvais, parce que si ça l'était, personne en prendrait. ». Pas de raison alors de culpabiliser les dealers... Bref, ici, dans le centre, on partage ce « *grand mensonge* » de la rehab, car on sera toujours mieux ici qu'en prison. Et même si les conditions de séjour avaient été bien pires, tout sauf la détention. On joue le jeu, on accepte de répondre aux questions de l'animateur, on respecte les horaires, on fait profil bas, on avance vers une forme de rédemption attendue par le système. Mais personne n'est dupe, même pas le personnel accompagnant. Alors on se dit que le séjour permet au moins d'effacer notre ardoise et repartir sur les bases d'un usage et dosage restreint. L'essentiel étant visiblement, pour Renton et ses amis, de ne pas attraper le virus du sida, qui décimera tant d'usagers dans les années 80...

La sortie de rehab sera loin d'être un long fleuve tranquille, mais l'on essaie de croire que l'on n'est pas un vrai junkie, contrairement aux autres, que l'on peut, à force de volonté, arrêter à tout moment, que c'est juste une phase, et qu'en vieillissant, en mûrissant, on pourra s'en détacher, que la maladie n'a rien à voir là-dedans... On a l'assurance de ses vingt ans, mais il y a du vrai dans tout cela. A partir du moment où il y a du ressenti, et c'est bien ce qui compte aussi, on appréhende une certaine vérité... Chaque usager vit son parcours de consommation et/ou d'abstinence, à sa manière, et c'est bien ce qui fait que l'accompagnement sera individualisé. Chaque usager et chaque usage possèdent sa propre vérité, vérité qui se confronte alors à celles de son entourage, usager ou pas, et à celles des soignants... On avance souvent avec des pas de côté... Dans le groupe, Renton est sûrement celui qui se confie le plus, peut-être parce que c'est celui qui se pose le plus de questions et a le plus de recul sur son usage. Il en vient même à annoncer en toute fin de roman, après presque huit cents pages, qu'il a fait le tour de la skag. « *C'était sympa, comme ptite phase, mais cette drogue a plus rien à m'offrir, à part plus de malheur, et j'en ai juste complètement plein lcul dtout ça.* ». Nous savons qu'il n'en sera rien par la suite...

